

—Voilà qui est singulier, tu me l'avoueras, car ce n'est pas l'ouvrier misérable qui peut faire les frais de son éducation.

—Ce n'est pas lui, non plus.

—Qui est-ce alors ?

—Voici ! A cette époque, Gilberte demeurait à Belleville, rue Pixérecourt.

—Ah ! fit Leduc avec un tressaillement involontaire.

—Elle était fort malheureuse, et peut-être serait-elle morte de faim si elle était restée entre les mains de ce misérable.

—Ne s'appelle-t-il pas Simon ?

—Simon ! oui. Simon l'ébéniste.

Une lueur fauve traversa le regard de l'archiviste, qui eut beaucoup de peine à se contenir.

—Vous le connaissez ? fit René au comble de l'étonnement.

—Moi, peut-être, toutefois, avant de poursuivre, un mot, je te prie,

—Parlez.

—Cette enfant... Gilberte... n'avait-elle pas une sœur ?

—Une sœur... précisément... plus âgée qu'elle et qui a disparu !

—Continue.

—Mais vous savez donc...

—Rien ! ne t'arrête pas. Gilberte demeurait, disais-tu, rue de Pixérecourt, no 68.

—Ai-je dit le numéro ?

—Qu'importe... poursuis... Qu'arriva-t-il alors ?

—Une chose invraisemblable, mais vraie cependant : un jour, un homme vint qui réclama l'enfant à Simon, et, depuis, Gilberte est entrée chez madame Bourgeois, qu'elle n'a plus quittée.

—Quel était cet homme ?

—Je l'ignore.

—Tu l'as vu ?

—Aujourd'hui pour la première fois.

—Quel âge a-t-il ?

—Quarante ans... peut-être cinquante... car sous le teint olivâtre de son visage, il est difficile de démêler son âge...

L'archiviste se leva à demi.

—Mais son nom ! insista-t-il. On t'a dit son nom... je suppose ?

—C'est la chose que Gilberte ne m'ait pas dite, et je n'ai pas songé à le lui demander.

Cyprien Leduc laissa retomber sa tête et se prit à songer.

Il était soucieux et sombre.

—Tout ce que tu viens de me raconter, dit-il, est assurément fort intéressant, mais, dans la situation présente, je cherche une issue raisonnable, et je n'en trouve pas ! Que comptes-tu faire ?

—Mais je n'ai qu'un projet, un seul ! J'irai trouver cet homme, je me jetterai à ses pieds et je le supplierai de ne pas faire mon malheur et celui de Gilberte.

—Tu sais donc où il demeure ?

—Non... mais Gilberte me le dira.

L'archiviste fronça les sourcils.

—Gilberte ne te répondra plus rien, répondit-il d'un ton grave.

—Que dites-vous là ?

—La vérité.

—C'est impossible... Gilberte...

—Selon toute vraisemblance, à partir de ce moment, cet homme t'empêchera de la revoir.

—Pourquoi ?

—Mais tu ne devines donc rien ! tu ne vois donc pas qu'il aime Gilberte... qu'il veut la garder pour lui... et qu'il n'entend pas que tu y touches davantage ?

René eut un éclair dans les yeux.

—Oh ! si j'en étais sûr ! murmura-t-il avec énergie.

—Que ferais-tu ?

—Non ! Non ! vous vous trompez. — Cet homme n'oserait pas !

—Veux-tu en avoir la preuve ?

—Quelle preuve ?

—Veux-tu vérifier par toi-même que je ne t'ai rien dit qui ne soit vrai ?

—Oui, oui, je le veux.

—Eh bien, viens !

—Où me conduisez-vous ?

—A Saint-Mandé—chez madame Bourgeois, et c'est de sa bouche même que tu recevras la confirmation de mes paroles. Ils partirent.

Le cocher qui les conduisait, généreusement payé, franchit la distance avec rapidité, et, une demi-heure plus tard, il arrêta ses chevaux à la porte de l'institution.

Cyprien Leduc, suivi de René, alla sonner.

—Madame Bourgeois ? demanda-t-il à la personne qui vint ouvrir.

On introduisit les deux hommes dans le salon et la maîtresse de l'établissement ne tarda pas à se présenter.

—Madame, dit alors l'archiviste, vous avez en ce moment chez vous, une jeune fille à laquelle je désirerais parler.

—Mais, monsieur...

—Oh ! je ne vous demande rien d'excessif, ni d'irrégulier et l'entretien que je sollicite aura lieu devant vous.

—Quelle est donc cette jeune fille ?

—Mademoiselle Gilberte.

Madame Bourgeois fit un mouvement.

—Je ne sais, monsieur, dit-elle, si les obligations que m'impose la profession que j'exerce m'auraient permis d'accéder au désir que vous exprimez ; mais, dans la situation, un incident qui s'est produit hier me rend facile la réponse que j'ai à vous faire.

—Quel incident ? interrogea l'archiviste.

—Mademoiselle Gilberte n'est plus chez moi.

—Elle est partie ! fit René d'un accent douloureux.

—Depuis ce matin.

—Et où est-elle allée ?

—Je l'ignore.

—Enfin, qui est venu la chercher ?

—La personne qui me l'avait confiée... et qui, seule, avait le droit de la reprendre.

Cyprien Leduc s'inclina.

—Je n'insiste pas ? dit-il en se retirant, et je n'ai plus qu'à vous remercier des quelques renseignements que vous avez bien voulu me donner.

Puis se tournant vers René, qui restait là, hébété, abasourdi, se demandant s'il était bien éveillé.

—Allons, viens ! ajouta-t-il. Maintenant la vérification est complète, nous n'avons plus rien à faire ici.

Et il l'entraîna.

René était sans force, atterré ; il tomba plutôt qu'il ne s'assit sur les coussins de la voiture.

Pour un rien il eût pleuré à chaudes larmes.

—Du courage ! du courage ! dit Leduc. — Que diable !... tout n'est pas désespéré et le dernier mot n'est pas dit.

—Je ne la verrai plus ! balbutia le malheureux jeune homme.

—Eh ! si, tu la reverras, mais pas de défaillance, fortifions-nous au contraire, car la lutte sera rude— et je prévois plus d'un obstacle.

Quand ils rentrèrent, au bout d'une heure, René était un peu reconforté, mais il était toujours bien malheureux.

Comme ils passaient devant la loge du concierge, on les appela pour leur remettre deux lettres : l'une était adressée à M. Cyprien Leduc, la seconde à M. René.

—Qu'est-ce que cela ? Cyprien Leduc en décachetant la première.

Et dès les premières lignes il fit un geste de stupéfaction.

C'était une invitation du colonel Robert qui inaugurerait ses salons, le dernier samedi du mois.

—Et toi ? dit l'archiviste René... qui donc t'écrit chez moi ?

—Voyez vous-même !... répondit René.

Et il tendit sa lettre.

C'était une invitation pareille à celle qu'avait reçue l'archiviste.